

Title	LE SOMMEIL D'ALBERTINE : UNE ANALYSE DE LA PRISONNIER
Author(s)	Kato, Yasué
Citation	Gallia. 1992, 31, p. 257-265
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/5389
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

LE SOMMEIL D'ALBERTINE

— UNE ANALYSE DE *LA PRISONNIÈRE* —

Yasué KATO

1. Albertine et la grand-mère du narrateur

Le sentiment que le narrateur de *A la recherche du temps perdu* éprouve pour Albertine est un amour maudit : elle lui semble une « esclave pesante » tant qu'il est sûr de la possession de son amie. Mais une fois que certaines paroles ou gestes de la jeune fille suggèrent sa vie secrète, le narrateur est accablé par une cruelle jalousie. Son amour continue uniquement parce que l'« apaisement » ne peut être apporté que par Albertine.

A l'époque de *La Prisonnière*, l'imaginaire du narrateur est dominé par sa culpabilité vis-à-vis de la mort de son aïeule. En proie aux remords face à sa négligence envers sa grand-mère, il ne doute pas qu'elle soit morte de tristesse. Or, il décide de vivre avec Albertine à cause de la confession qu'elle lui fait de son amitié avec M^{lle} Vinteuil et son amie, les fameuses gomorrhéennes. C'est la grand-mère qui est évoquée lors de la réminiscence cruelle de la scène lesbienne et sadistique au fond du salon de Vinteuil entrevue par le narrateur à Combray ; le souvenir revient :

comme Oreste dont les dieux avaient empêché la mort pour qu'au jour désigné il revînt dans son pays punir le meurtre d'Agamemnon— pour

Nous emprunterons toutes les citations de *A la Recherche du temps perdu* à la même édition. Nous nous contenterons donc, lorsque nous préciserons nos sources, de mentionner le tome et la page dont elles sont tirées.

Tome I : *Du côté de chez Swann. A l'ombre des jeunes filles en fleurs, I* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987)

Tome II : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs, II. Le côté de Guermantes*. (1988)

Tome III : *Sodome et Gomorrhe. La Prisonnière*. (1988)

Tome IV : *Albertine disparue. Le Temps retrouvé*. (1989)

mon supplice, pour mon châtement peut-être, qui sait ? d'avoir laissé mourir ma grand-mère¹⁾.

Est-ce sa vengeance qui engendre les malheurs de son ingrat petit-fils ?

Même dans sa vie douloureuse avec Albertine, il existe des moments où l'amoureux jouit d'un bonheur profond et calme : c'est lorsqu'il contemple la jeune fille qui dort. Dans son sommeil, elle cesse temporairement d'être menteuse et insaisissable. Cependant cette félicité amoureuse devant la dormeuse est en même temps sinistre lorsqu'elle évoque la nécrophilie. On remarque en effet des images communes entre la description de la jeune fille qui dort «comme une morte²⁾» et celle de la dépouille de la grand-mère. La mort de l'aïeule est représentée ainsi :

Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du Moyen Age, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille³⁾.

La même pétrification se retrouve chez Albertine qui dort dans la posture d'une statue dans «certains Jugements derniers du Moyen Age⁴⁾».

A travers l'analyse des métaphores employées dans ces deux épisodes, nous approfondirons notre étude de cette scène qui semble présenter le prototype de la béatitude amoureuse dans *La Prisonnière*.

2. Le sommeil d'Albertine

La description de la dormeuse se compose de trois éléments : l'image de la dormeuse sur le lit regardée à distance (a), l'observation de près de son corps ainsi que les caresses (b) et la représentation de sa respiration (c). L'épisode commence par la présentation de ces trois éléments dans l'ordre⁵⁾.

a). Albertine étendue sur le lit — le souvenir de Balbec

Le narrateur qui rentre dans sa chambre le soir y trouve son amie endormie. Elle est dans son sommeil métamorphosée en une plante, «une longue

1) III, p. 499.

2) III, p. 862.

3) II, p. 641.

4) III, p. 862.

5) Le texte proposé à notre analyse va de la page 578 à 581 de *La Prisonnière*.

tige en fleur qu'on aurait disposée» sur le lit. Cette métaphore florale évoque l'image de la jeune fille et de ses amies à Balbec, comparées à des «tiges de roses dont le principal charme était de se détacher sur la mer⁶⁾». La minceur d'une tige végétale rappelle l'image que le corps d'Albertine présentait dans le paysage marin, vu de loin : elle apparaît aux yeux du narrateur «mince comme une silhouette profilée sur le flot⁷⁾». La distance rendait alors son image superficielle et immatérielle. Après, le narrateur parvient à connaître la jeune fille physiquement. Il y a donc eu «enrichissement, solidification et accroissement de volume⁸⁾» dans le corps de celle-ci autrefois inabordable, et il en résulte la désillusion de l'amoureux. Sur le lit, Albertine redevient la jeune fille inconnue et désirable de Balbec. Le narrateur retrouve ainsi «le pouvoir de rêver».

b). Le corps d'Albertine

Le narrateur s'approche ensuite d'Albertine, la regarde et la touche afin de rendre son rêve matériel et concret. Le corps réel et tangible de la jeune fille n'évoque plus le décalage entre le chimère et la réalité. Le narrateur éprouve au contraire l'impression que ce corps, existant à l'extérieur, appartient au sien : la dormeuse a une «vic plus différente de la mienne, plus étrange et qui cependant m'appartenait davantage.»

En fermant les yeux, en perdant conscience, Albertine devient une matière, «la muette nature». Son existence est maintenant purement corporelle et «physiologique» : «elle avait rappelé à soi tout ce qui d'elle était en dehors, elle s'était réfugiée, enclose, résumée, dans son corps.» Des images d'organismes inférieurs à l'humain sont employées. Animée de «la vie inconsciente des végétaux, des arbres», Albertine continue à dormir malgré les caresses de son ami «comme une bête qui continue de vivre quelque position qu'on lui donne, comme une plante grimpante, un volubilis qui continue de pousser ses branches quelque appui qu'on lui donne⁹⁾».

6) II, p. 296.

7) III, pp. 575-6.

8) III, p. 577.

9) III, p. 620.

c). La respiration de la dormeuse

Après le contact physique avec le corps d'Albertine, le narrateur entend sa respiration calme : «sa vie m'était soumise, exhalait vers moi son léger souffle». Son image est assimilée à l'imaginaire du narrateur et retourne à l'état onirique. L'existence d'Albertine qui était incarnée par son corps, matière organique, se réfugie maintenant dans le bruit de sa respiration :

Et au moment où mon oreille recueillait ce bruit divin, il me semblait que c'était, condensée en lui, toute la personne, toute la vie de la charmante captive, étendue là sous mes yeux.

La vie d'Albertine devient aérienne et sublime. Le jeune homme se sent donc devant «quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel, d'aussi mystérieux.»

Le bonheur du narrateur est parfait, car le corps d'Albertine continue à exister devant lui de façon tangible, malgré la dématérialisation de l'image de la jeune fille. Cette situation lui permet de goûter simultanément deux plaisirs normalement incompatibles :

J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse, douce comme un zéphyr marin, féérique comme ce clair de lune, qu'était son sommeil. Tant qu'il persistait je pouvais rêver à elle et pourtant la regarder, et quand ce sommeil devenait plus profond, la toucher, l'embrasser.

Ainsi, tandis que l'impression auditive lui propose un plaisir imaginaire, la vue, le toucher et le goût du narrateur assouvissent son désir sensuel et corporel.

3. L'agonie de la grand-mère

L'évolution de la maladie de la grand-mère peut être divisée plus nettement en trois stades, (a'), (b'), (c'). Chacun est en rapport avec les étapes (a), (b), (c) du sommeil d'Albertine déjà analysées, malgré la différence de l'atmosphère générale des deux épisodes : l'un est heureux et l'autre funeste.

a'). L'évocation de l'image de la grand-mère avant sa maladie

Incarnant l'amour maternel, la grand-mère s'est consacrée au bonheur de sa

famille. Elle a représenté pour le narrateur et pour la mère de celui-ci un être presque divin et un objet d'adoration. Tout ce qui lui appartient, dit le narrateur pendant son séjour à Balbec, «était si spiritualisé, si sanctifié». Le visage de la grand-mère paraissait «un beau nuage ardent et calme, derrière lequel on sentait rayonner la tendresse.» Le petit-fils lissait les cheveux de son aïeule comme «si j'y avais caressé sa bonté¹⁰⁾». Son corps semble ici abstrait et spirituel.

Le narrateur manifeste à maintes reprises la nostalgie pour la grand-mère d'autrefois que la douleur de la maladie a transformée. Il se dit devant la malade : «si ce n'était plus qu'une bête qui remuait là, ma grand-mère où était-elle ?¹¹⁾»

b'). La contemplation de la souffrance organique et animale.

Avant l'aggravation de sa maladie, le seul souci de la grand-mère a été la santé de son petit-fils, non la sienne. Mais les phénomènes morbides la forcent à s'occuper uniquement de son corps. Les sensations pathologiques proviennent du domaine inconscient et organique de l'homme. Elles sont donc comparées aux organismes inférieurs à l'humain. Pendant que dure l'action du python, par exemple, la malade a l'impression de rencontrer «à travers les règnes, passant par dessus tous les animaux et les végétaux» «un élément antérieur à la création même des plantes¹²⁾». Cette énumération biologique, suivant un mouvement inverse à l'évolution darwinienne, évoque la métamorphose d'Albertine en plante ou en animal pendant son sommeil.

Les troubles de l'urémie portent successivement sur la vue et l'ouïe de la grand-mère. L'aphasie lui interdit de prononcer un seul mot¹³⁾. L'absence de paroles et de regards accomplissait une intimité profonde entre le jeune homme et la dormeuse¹⁴⁾. Il est cependant abattu devant la malade qui ne le reconnaît plus¹⁵⁾. Les yeux de la grand-mère ont perdu leur spiritualité, et ses

10) II, p. 29.

11) II, p. 632.

12) II, p. 596.

13) II, pp. 627-8.

14) «Quand elle dormait je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, je n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même.» (III, p. 578)

15) II, pp. 629-30.

paupières laissent voir «un coin de prunelle, voilé, chassieux, reflétant l'obscurité d'une vision organique et d'une souffrance interne»¹⁶⁾. Sa vie est devenue ainsi purement inconsciente, physiologique et animale.

c'). La respiration de la malade.

La souffrance atroce de la grand-mère était aussi intolérable pour qui l'observe que pour qui la subit. Mais «un miracle» survient grâce à l'inhalation d'oxygène et d'une piqûre de morphine. Sa respiration devient calme et régulière :

(. . .) le souffle de ma grand-mère ne peinait plus, ne geignait plus, mais vif, léger, glissait, patineur, vers le fluide délicieux¹⁷⁾.

Cette citation évoque l'haleine de la dormeuse «tout fluide» sans «épaisseur¹⁸⁾».

Finalement, la mort accomplit la métamorphose de la grand-mère. La délivrance de la souffrance physique purifie et dématérialise son visage, en rendant sa peau lisse et transparente : elle y efface «les rides, les contractions, les empâtements, les tensions, les fléchissements¹⁹⁾». Dégagé de la matérialité corporelle et animale, l'existence de la grand-mère devient céleste et spirituelle.

4. Comparaisons entre les deux épisodes

On peut schématiser ainsi le rapport entre les deux épisodes ci-dessous : Leur composition montre une correspondance nette en dépit des impressions opposées provoquées par les étapes (b) et (b'). Examinons chaque étape en détail.

(b)-(b'). La position du corps de la femme aimée dans l'imaginaire proustien

Dans l'étape (b), les souffrances du narrateur se calment devant l'existence tangible du corps d'Albertine, le corps tellement désiré mais inaccessible sur

16) II, p. 632.

17) II, p. 636.

18) II, p. 621.

19) II, p. 640.

	Le sommeil d'Albertine		l'agonie de la grand-mère
a - a'	le souvenir de Balbec	↓ 〈évocation de leurs images dans le passé〉	la grand-mère avant sa maladie
b - b'	le bonheur intime	↓ 〈la transformation en une existence corporelle et organique〉	la frayeur, la répugnance
c - c'	↓ 〈La description de la respiration calme et régulière〉		

la plage de Balbec. Cependant, on se rappelle que le corps matériel, détaché de sa spiritualité, continue à décevoir le rêveur dans le roman. La grand-mère malade effrayait en effet son petit-fils, en retournant à l'état uniquement organique et physiologique. La même désillusion est éprouvée lorsque le narrateur connaît Bergotte, l'écrivain ardemment adoré et rêvé par lui. Ce qu'il voit alors, c'est «le corps trapu, rempli de vaisseaux, d'os, de ganglions» de cet auteur célèbre²⁰⁾. En général, la réalisation de l'amour ne satisfait pas le narrateur qui ne peut supporter les taches rouges, les boutons et la plénitude que manifeste le corps réel de la femme imaginée.

(c)-(c'). La respiration des dormeuses

Dans les dernières étapes, deux épisodes sont identiques : les femmes sont métamorphosées en une existence imaginaire par leur souffle. Il est pourtant intéressant de remarquer que le même auteur décrit une respiration endormie avec un effet contraire dans *Jean Santeuil*. Jean embrasse sa mère qui dort dans une situation ressemblant à celle où le narrateur de *A la recherche* contemple le sommeil d'Albertine. Mais ce baiser ne le satisfait pas, n'étant pas partagé avec sa mère.

20) cf. I, pp. 537-8.

Bientôt il entendit la reprise à temps égaux de sa respiration dormante, calmée. Il avait soif. Rassuré, presque déçu, il alla à l'office chercher un peu de bière (. . .)²¹⁾

Ici, le souffle symbolise la distance entre la mère endormie et le fils éveillé. La mère plonge dans son plaisir personnel, le sommeil, sans répondre au baiser de son fils. La soif de Jean n'est-elle pas la métaphore de son désir inassouvi ?

Consciente ou non, cette solitude n'est pas indépendante des épisodes que nous avons traités. Le sommeil profond ou la mort situe les femmes hors de la portée de l'amoureux. Nous trouvons dans l'un des textes inédits de l'agonie de la grand-mère une description qui concrétise notre réflexion : la malade inhale l'oxygène «avide, la bouche suspendue à cet air délicieux comme un enfant qui téterait²²⁾». Jadis c'était le narrateur qui était comme un nourrisson devant son aïeule :

Quand j'avais ainsi ma bouche collée à ses joues, à son front, j'y puisais quelque chose de si bienfaisant, de si nourricier, que je gardais l'immobilité, le sérieux, la tranquille avidité d'un enfant qui tète²³⁾.

La grand-mère mourante renonce à sa fonction maternelle. Elle se rassasie d'un repas où même son petit-fils bien aimé ne peut pénétrer, comme la mère de celui-ci qui continuait son dîner dans la «salle-à-manger interdite²⁴⁾» dans le drame du coucher.

Le sommeil d'Albertine également est infantin. Elle cesse de nourrir le narrateur, ne glissant plus dans la bouche de celui-ci sa langue «comme un pain quotidien, comme un aliment nourrissant²⁵⁾». Elle savoure toute seule son sommeil. Le jeune homme la contemple maintenant comme «une mère» qui veille sur le sommeil de son nourrisson²⁶⁾. L'illusion de l'apaisement s'affaiblit de plus en plus devant ce sommeil égoïste. Vers la fin du volume, le nar-

21) *J. S.*, p. 855.

22) *Esquisse XXV*, II, p. 1207.

23) II, p. 28.

24) I, p. 30.

25) III, p. 520.

26) III, p. 622.

rateur s'attache plutôt à réveiller la dormeuse : «Et en l'éveillant j'avais seulement, comme quand on ouvre un fruit, fait fuser le jus jaillissant qui *désaltère*²⁷⁾».

5. Conclusion

Ainsi, le bonheur devant la belle endormie est fictif et illusoire. Le rêveur peut projeter des images fantastiques sur la dormeuse qui est devenue un objet, «une chose inconsciente et sans résistance de la muette nature²⁸⁾». La femme réelle n'est pas si facilement assimilable à l'imagination. Au chevet de son amie, le narrateur rumine inconsciemment l'expérience pénible décisive de sa vie : la maladie et la mort de sa grand-mère. L'arrivée de la désillusion de l'amour heureux est déjà préparée dans cette scène, la plus belle et la plus calme de *La Prisonnière*.

(D. 在学中)

27) Souligné par nous, III, p. 889.

28) III, p. 581.